L'HOMME

L'Homme
Revue française d'anthropologie

187-188 | 2008
Miroirs transatlantiques

De la réarticulation en anthropologie

James Clifford

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/lhomme/29194
DOI : 10.4000/lhomme.29194
ISSN : 1953-8103

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 3 octobre 2008
Pagination : 41-68
ISBN : 978-2-7132-2186-6
ISSN : 0439-4216

Référence électronique
James Clifford, « De la réarticulation en anthropologie », *L'Homme* [En ligne], 187-188 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 03 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/lhomme/29194 ; DOI : 10.4000/lhomme.29194

© École des hautes études en sciences sociales

CAIRN
chercher : repérer : avancer

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :
http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_187&ID_ARTICLE=LHOM_187_0041

De la réarticulation en anthropologie

par James CLIFFORD

| Éditions de l'EHESS | *L'Homme*

2008/3-4 - n° 187-188
ISSN 0439-4216 | ISBN 9782713221866 | pages 41 à 68

Pour citer cet article :
—Clifford J., De la réarticulation en anthropologie, *L'Homme* 2008/3-4, n° 187-188, p. 41-68.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.
© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.
La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

De la réarticulation en anthropologie

James Clifford

CET ESSAI répond à une tradition spécifique et à un moment particulier. Il aborde une formation disciplinaire en voie de transformation. Il s'agit des « quatre domaines » (the four fields) *qui ont depuis longtemps défini l'anthropologie américaine, c'est-à-dire les approches culturelles, biologiques, archéologiques et linguistiques. L'unité de cette formation a été remise en question par tout un ensemble de développements. La prolifération de projets interdisciplinaires et de méthodes hybrides fait que l'ossature traditionnelle de la discipline est plus que jamais ressentie comme restrictive et arbitraire. Des divergences épistémologiques et méthodologiques ont de plus en plus déchiré le tissu d'une discipline sur la nature de laquelle on ne cesse de s'interroger : l'anthropologie devrait-elle se comprendre comme une pratique herméneutique et historique, ou comme une science inductive et positive ? En outre, dès la fin des années 1960, les tensions « postcoloniales » et « mondialisantes » ont ébranlé un mode de recherche qui apparaît aujourd'hui comme faisant partie intégrante de l'« Occident », contesté et décentré.*

Relisant ce texte dans sa traduction française, je me sens frappé d'une sensation de dépaysement. Nombre de mots clés ou de noms désignant des mouvements intellectuels on dû être laissés tels quels, faute d'équivalents adéquats. Par moments, j'ai l'impression d'être comme dans un autre monde, ou comme si deux bateaux partant des deux rives de l'Atlantique se croisaient silencieusement dans la nuit. Et pourtant, au moins une grande partie du temps, nous habitons un même univers intellectuel, nous colletant avec les mêmes problématiques. Il existe, certes, d'importants réseaux de communicaton, des histoires d'influence et de méconnaissance… Mais je n'ai pas revu mon texte dans cet esprit. J'offre, simplement, l'aperçu d'une discipline à la fois familière et étrange – une invitation à traduire, à imaginer, à réarticuler.

La version originale anglaise de ce texte a paru dans : Daniel Segal & Sylvia Yanagisako, eds, *Unwrapping the Sacred Bundle. Reflections on the Disciplining of Anthropology*, Durham-London, Duke University Press, 2005 : 24-48. Pour la traduction française de son texte, l'auteur a apporté quelques modifications et ajouts. Nous remercions James Clifford de nous avoir autorisés à le publier dans cette livraison. *Ndlr.*

DANS SON OUVRAGE *Les Mots et les Choses*, Michel Foucault avance l'idée que les disciplines modernes, dont l'anthropologie, ont pris forme au XIX^e^ siècle au sein d'un ensemble de discours où la figure de l'« homme » fut promue comme sujet et objet complexe de savoir, à la fois transcendant et empirique. J'ai choisi cette idée comme point de départ quelque peu abrupt, de manière à amorcer une discussion sur la façon dont l'anthropologie s'est construite et reconstruite dans des contextes intellectuels et institutionnels changeants. J'écris à un moment où de nombreux désaccords sont apparus quant à savoir si nous sommes parvenus à la fin de l'*épistémè* qu'avait identifiée Foucault, c'est-à-dire un corps d'hypothèses grâce auxquelles la diversité « culturelle » et « sociale » pouvait être conçue, au cours du temps et à travers l'espace, comme un héritage « humain » susceptible d'être décrit et théorisé. Mon approche, agnostique et méta-historique, ne prétend pas apporter une solution à de tels désaccords, ni à d'autres d'importance similaire ; en revanche, je soutiens qu'ils sont constitutifs des alliances et des contours intellectuels fluctuants de l'anthropologie. Je me propose donc de rendre compte du processus de *disciplining*, en visant moins à créer un consensus qu'à dévider le fil de ces controverses, et en cherchant moins à renforcer une tradition de démarche et de recherche qu'à franchir les frontières disciplinaires et à proposer des coalitions.

Invoquer Foucault renvoie certes aux aspects concrets et institutionnels de la formation des disciplines. Le *disciplining*, tel que je l'entends, ne consiste pas seulement à définir des domaines d'étude, des sujets de recherche et des méthodes d'analyse – soit le « contenu » d'une discipline. Ce terme évoque également des traditions antérieures d'apprentissage normatif et de pratique ascétique qui prennent une dimension moderne dans les institutions d'éducation « pastorales et gouvernementales », jusques et y compris au sein des universités. On peut considérer que le *disciplining* se déploie dans ces contextes en constante évolution. En tant que pratique universitaire, l'anthropologie a été exposée, de manière inédite, aux changements de perspective survenus au cours des années 1960 et à une situation politique nouvelle, en l'occurrence celle engendrée par les phénomènes liés à la « décolonisation » et à la « mondialisation ». L'anthropologie moderne – science comparative de la diversité humaine – avait été durant son premier siècle d'existence une science « occidentale », une attribution qui a commencé à changer, de façon irréversible, en même temps qu'ont été modifiées les caractéristiques de genre, de « race » et d'origine culturelle de ses chercheurs.

J'ai déjà écrit, ailleurs, au sujet d'un des aspects de ce *work-in-process*, c'est-à-dire au sujet de la fonction normative du « travail de terrain », de son *habitus* professionnel envisagé comme un agrégat tout à la fois revendiqué, contesté et évolutif de ses pratiques concrètes (Clifford 1997). Cette discussion s'achevait, comme le présent article, dans la perspective, non encore esquissée, d'un décentrement « postcolonial ». Ce qui m'intéresse ici, ce sont les contextes institutionnels du *disciplining*, et, en particulier, les zones de liaisons, les régions limitrophes où des communautés universitaires imaginées se structurent et se restructurent

de manière régulière, créative et parfois agonistique. Cette approche prolonge ce qui était postulé dans l'essai précédemment mentionné sur le travail de terrain, à savoir que c'est à ses marges qu'une discipline se définit le plus activement, par rapport à ce qu'elle prétend ne pas être, en s'appropriant et en excluant, après sélection, les éléments qui font obstacle, les influences qu'il convient de gérer, de traduire et d'incorporer. Ce faisant, le processus d'incorporation implique presque toujours un phénomène d'exclusion. On trace dans le sable interdisciplinaire une ligne pour établir une limite. Une partie des choses est incluse, tandis qu'une autre est laissée à distance, rendue « autre ». Avec le temps, le tracé de la ligne – celle-ci contingente, contrôlée ou délibérément transgressée – se déplace de façon tactique. Ce phénomène apparaît dès lors que, par exemple, on retrace l'histoire des relations instables de l'anthropologie avec l'histoire, la sociologie, les *literary studies*, ou les théories biologiques et évolutionnistes, pour ne mentionner que les zones frontières les plus visitées.

Dans un article très perspicace, Virginia Dominguez (1996) a exploré les relations tendues et productives entre l'anthropologie sociale et culturelle et un nouvel *alter ego* disciplinaire, les *cultural studies*. Dominguez cite dix attitudes fondamentales partagées par l'anthropologie et les *cultural studies*. Elle démontre ensuite comment s'opèrent ces chevauchements dans la pratique, à travers l'analyse de la composition des comités éditoriaux et des articles publiés dans des revues influentes, comme notamment *Cultural Anthropology* et *American Ethnologist* (les deux ayant écarté la couverture éditoriale des « quatre domaines » en faveur de liens plus ténus avec l'histoire sociale, les *literary studies*, l'analyse marxiste, les *Race Studies*, les *gender studies*, etc.). Elle montre ensuite différentes tactiques de *disciplining* qui rétablissent de façon agonistique une identité claire et entretiennent « un présupposé commun selon lequel les *cultural studies* sont "autres" par rapport à l'anthropologie » (*Ibid.* : 46). À l'heure actuelle, on peut en fait constater l'existence d'une série d'attitudes-limites, qui vont du « patriotisme disciplinaire » exacerbé (Appadurai 1996 : 29) à l'engagement tactique, sélectif, en passant par quelque chose qui se rapproche d'une superposition des lignes d'horizon.

L'image que l'anthropologie sociale et culturelle se renvoie d'elle-même a longtemps fait preuve d'un opportunisme empirique et d'une ouverture aux autres disciplines. Mais un engagement trop prononcé remet en question le sentiment de l'intégrité. Franchir des frontières sans contrôle efface les frontières. Du coup, même parmi les commentateurs anthropologues les plus généreux des *cultural studies,* certains se sentent obligés de fournir ne seraient-ce que quelques distinctions clés. Par exemple, l'essai de Richard Handler (cité par Dominguez 1996 : 57), recensant le recueil rapidement canonisé et attaqué de *cultural studies* (sous la direction de Grossberg, Nelson & Treichler en 1992), ne manque pas de porter au crédit de l'anthropologie le concept plus large et analytiquement plus complexe de « culture », ainsi que sa « carte maîtresse », l'ethnographie. L'importance de ces deux éléments comme caractéristiques disciplinaires distinctives apparaîtra ultérieurement.

Comme l'observe Virginia Dominguez, le « travail à la marge » (et sur les marges) suit un modèle proposé par Fredrik Barth dans son ouvrage majeur : *Ethnic Groups and Boundaries* (1969). Les disciplines, à l'image des groupes ethniques, sont des sous-cultures d'une institution plus large – en l'occurrence celle de l'Université. Elles n'ont pas d'origine naturelle ou autochtone, et doivent être articulées dans des situations de contact, de chevauchement et de similarité. Les populations, les idées et les pratiques traversent couramment les frontières et se combinent de manière syncrétique. Pour Barth, la singularité d'un groupe, sa tradition ou sa culture commune, est toujours une création secondaire, nullement une cause primaire non plus qu'un point originaire. Les groupes sélectionnent certaines caractéristiques avec lesquelles ils marquent et affirment leur identité, tout en utilisant de nombreuses coutumes et conduites qu'ils partagent, empruntent ou échangent avec leurs voisins. Dans la communauté des anthropologues sociaux et culturels, une pratique fétichisée de travail de terrain a été mise en œuvre pour souligner une distinction professionnelle par rapport à la sociologie qualitative ou aux *cultural studies*, séparant des idées et des méthodes qui, sans cela, seraient peut-être indifférenciables. Dans d'autres contextes, le « contextualisme » prétendument unique et localisé de l'anthropologie, son « comparatisme » et son « holisme » ont produit des travaux de différenciation similaires.

Barth constate que les groupes présentent souvent une variété interne assez spectaculaire dans leurs adaptations « écologiques », tout en entretenant une identification de groupe commune par le biais d'un marquage sélectif de traits culturels. Des niches analogues sont institutionnalisées dans le paysage interdisciplinaire par les sections de l'American Anthropological Association, avec des objets, des languages et des pratiques de recherche très différentes. Quels chevauchements partiels, quelles marques de reconnaissance font que tous ces chercheurs se disent « anthropologues », se définissent comme membres d'un groupe, pensant qu'ils « jouent le même jeu », ainsi que l'écrit Barth ? Rena Lederman (2005) suggère que les quatre domaines américains (*i. e.* anthropologie sociale et culturelle, anthropologie biologique, archéologie, linguistique) et, jusqu'à récemment, l'obligation faite aux étudiants de doctorat de suivre des cours dans au moins trois d'entre eux, ont contribué à forger un sentiment de solidarité. L'expérience d'une formation partagée a peut-être effectivement été plus importante que toute capacité substantielle à combiner les méthodologies ou à fusionner les traditions intellectuelles.

Dans son fonctionnement normal, une discipline n'a pas réellement besoin de consensus à propos d'hypothèses essentielles. Comme dans une alliance hégémonique, selon la perspective gramscienne, elle requiert plutôt le consentement, l'entrelacement des intérêts fondamentaux, ainsi qu'un esprit de tolérance vis-à-vis des différences. Durant les périodes de crise, telles que les récentes altercations entre Patrick Tierney et Napoleon A. Chagnon (Coronil *et al.* 2001), un antagonisme fort (du type *cultural wars*/*science wars*) peut diviser la discipline. Et de telles divisions peuvent même mener à des scissions permanentes au sein de quelques départements, mais rarement dans l'espace de coalition plus large de la

discipline. L'anthropologie a réussi, jusqu'ici du moins, à construire et à reconstruire une hégémonie à partir d'éléments contradictoires. Cela ne signifie pas pour autant que ces éléments restent semblables. Il existe un mouvement constant, un réalignement des intérêts et des affiliations sur des terrains interdisciplinaires, institutionnels et géopolitiques qui sont en constante évolution.

De ce point de vue, le centre d'attention s'éloigne des identités pour se rapprocher des processus d'identification. Toutes les disciplines, scientifiques et humanistes, sont des communautés variées se définissant elles-mêmes de manière active. Thomas Kuhn (1962) est connu pour avoir porté le consensus sociologique, l'historicité et la réinvention des traditions au cœur de la pratique scientifique (Philips 2008). De son côté, Peter Galison (1997) a montré que même les sciences physiques sont une zone d'échange et de marché *(trading zone)* de sous-cultures distinctes. L'approche théorique et historique de Gallison peut effectivement offrir une perspective utile à ceux qui s'inquiètent de l'absence de méthode et d'objectif unifiés en anthropologie. Même les sciences dites « dures » s'avèrent donc plutôt lâchement articulées. En se fondant sur ces données, ainsi que sur de nombreux autres travaux de sociologie historique et d'ethnographie de la science, nous pouvons nous affranchir de toute affirmation que l'« anthropologie », qui sera toujours une confédération de traditions et de pratiques, doit s'efforcer de parvenir à une identité unifiée, façonnée suivant un modèle imaginaire et ahistorique de la science.

Pour ce qui est des processus historiques de formation de l'identité disciplinaire, nous nous focalisons sur des domaines fluctuants de l'interdisciplinarité, sur des zones limitrophes où des frontières nettes sont tracées et retracées. Bien évidemment, le savoir ne se réduit pas de lui-même et par lui-même en segments professionnels ; les domaines institutionnalisés de la pratique universitaire demeurent nécessairement dynamiques et fondés sur tout un jeu de relations. Je traiterai donc non seulement de l'anthropologie, mais aussi de ses voisines, en essayant d'esquisser une approche en termes de *processus* de la formation et de l'évolution de la discipline. Ma démarche est partielle, essentiellement centrée sur l'anthropologie sociale et culturelle telle qu'elle est pratiquée aux États-Unis, et orientée vers les zones limitrophes que je connais le mieux dans les sciences humaines et sociales, ou celles dites herméneutiques et historiques. Je ne vois cependant pas de raison pour qu'une telle approche ne s'applique pas à des configurations nationales différentes en anthropologie ou en ethnologie, ainsi qu'à d'autres frontières disciplinaires, comme par exemple celles qui sont activement renégociées avec la biologie, l'écologie, les sciences évolutionnistes et cognitives.

Toutes les histoires des mécanismes d'institutionnalisation tendent à faire prévaloir une analyse fonctionnaliste, laquelle de fait est réductrice au sens où les dimensions innovatrices et productives du pouvoir qu'en revanche Foucault a toujours mises en évidence et soulignées, ne sont pas prises en compte. J'insisterai par conséquent sur le *disciplining*, le gérondif de l'expression évoquant un processus en cours, un aspect toujours non achevé. J'ajouterai à l'explication

foucaldienne de la *gouvernementalité* (sans pour autant la remplacer) une perspective plus contingente sur le plan historique et plus pragmatique sur le plan politique, signalée par le terme d'« articulation ». Ma vision d'ensemble de l'anthropologie et des disciplines connexes est sciemment provocatrice ; elle constitue une incitation à sortir des polémiques, des projets réformistes actuels et des tentatives de redéfinition de l'anthropologie elle-même. Mon objectif est de parvenir à une conception nouvelle de l'interdisciplinarité, considérée non pas comme située *entre* les disciplines – une spatialisation trompeuse – mais comme inhérente aux processus de connexion, de déconnexion et de reconnexion de domaines de savoir organisés. Le *disciplining* est toujours *aussi* affaire d'*interdisciplining*.

L'idée d'« articulation » renvoie immédiatement au processus expressif, sélectif et constructif du discours. Mais, de manière plus prégnante ici, elle fait également référence aux points de contact, aux connexions, aux composantes des corps discursifs et sociaux complexes qui peuvent, selon les circonstances elles-mêmes changeantes, être désarticulés. Stuart Hall (1996 : 141) l'explique comme suit :

> « L'articulation est une liaison qui n'est ni nécessaire, ni déterminée, ni absolue non plus qu'à tous moments essentielle. Il faut se poser la question suivante : dans quelles circonstances une connexion *peut-elle* être établie ? La soi-disant "unité" d'un discours est alors vraiment l'articulation d'éléments différents, distincts, qui peuvent être réarticulés de différentes manières parce qu'ils n'ont pas de "caractère fondamental" nécessaire. L' "unité" qui importe est une liaison entre ce discours articulé et les forces sociales auxquelles il peut, dans certaines conditions historiques, mais pas obligatoirement, être connecté ».

La théorie de l'articulation, que Hall fait dériver de Gramsci et de Laclau, rend politiquement contingents la supposée nécessité, le déterminisme ou le caractère naturel de formations sociales telles que les « classes », les « races » et les « ethnies ». Bien que cette approche ne s'applique pas aussi bien à tous les phénomènes socioculturels (dont certains sont profondément enracinés historiquement et localement), elle convient en tout cas à ces communautés souvent fractionnées et récemment constituées, que sont les disciplines universitaires.

Du début jusqu'au milieu du XX^e^ siècle, les « quatre domaines » de l'anthropologie nord-américaine ont formé un bloc historique continu, même s'il fut souvent instable. Franz Boas reconnut, dès la fondation de la discipline, que l'ensemble de chevauchements et d'alliances entretenant cette tradition universitaire culturelle, biologique, archéologique et linguistique ne pouvait être que contingent et temporaire. En vérité, le fondateur et praticien exemplaire de la tradition n'avait aucune illusion quant à une unité durable de méthode ou d'objet, et il anticipa d'ailleurs les fissures et les réalignements dans un futur immédiat (Boas 1904, commenté par Yanagisako 2005). Nul doute que Boas eût été surpris par la longévité de l'alliance (persistante, tel le chat de Cheshire dans *Alice au pays des merveilles*, dont on perçoit un va-et-vient entre les différentes parties du corps). D'après George Stocking (1988), si cette matrice des quatre domaines a survécu pendant un siècle après la prédiction de Boas, c'est parce que, à des périodes clés telles que l'expansion des sciences sociales dans les années 1950, elle a servi à

spécifier une discipline scientifique bien portante et de grande amplitude pour des publics universitaires ou gouvernementaux puissants. Peut-être s'agissait-il d'une sorte de mensonge pieux. En fait, après Boas, personne n'a effectué de travaux novateurs dans plus de deux des quatre domaines. Et la contribution même de Boas à l'ensemble de ceux-ci, pour exemplaire qu'elle fût, a quelque chose du mythe, puisqu'il fit peu de cas de l'archéologie.

La désarticulation la plus spectaculaire de l'ensemble des quatre domaines est peut-être celle qui a concerné l'« anthropologie linguistique ». La plupart des départements universitaires ne ressentent plus aujourd'hui le besoin de disposer d'enseignants spécialisés en linguistique. Si l'étude des dispositifs linguistiques représente une part importante du travail anthropologique, elle a tendance à être considérée comme l'une des nombreuses provinces de l'anthropologie sociale et culturelle. Peu d'anthropologues étudient aujourd'hui les « langues » en utilisant des grilles descriptives et analytiques, comme cela semblait aller de soi à l'époque de la génération des Sapir et Kroeber. Ainsi que l'écrit Michael Silverstein (2005) : « L'anthropologie linguistique, c'est, à peu de choses près, de l'anthropologie sociale et culturelle, avec un même souci théorique autant qu'instrumental (*via* le "discours" ou le "discursif") de traitement des données de base, avec la même sémiosis dans différents ordres de contextualisation ». Le processus sémiotique, historicisé (telle la créolisation chez Silverstein), désigne un riche domaine de recherche qui est sans doute beaucoup plus proche des préoccupations de l'histoire culturelle que de celles d'une bonne part de la linguistique actuelle. Les liens avec la linguistique universitaire, qui constituèrent un élément majeur dans la relative autonomie du sous-champ linguistique – incarné par la figure d'Edward Sapir –, se sont distendus et, dans de nombreuses régions, ont été rompus. C'est en partie le résultat de la révolution chomskienne, qui a fermement réaligné le courant dominant de la linguistique sur les sciences naturelles. Et cela reflète en partie l'émergence de la sémiologie ainsi qu'une orientation discursive significative dans l'analyse culturelle récente qui a étendu le domaine du « linguistique » au-delà de la catégorie saussurienne de « langue ». Sans doute cela risque-t-il de trop simplifier une situation irrégulière et complexe. Mais, comme l'écrit William Foley (1997 : XIV) dans une tentative explicite de reconstruction :

> « Au cours des dernières décennies, la linguistique et l'anthropologie ont de plus en plus divergé l'une de l'autre, la première prenant une orientation essentiellement positiviste et structuraliste quant à son sujet d'étude, la seconde une orientation plus interprétative et discursive, de sorte qu'il est souvent difficile pour les spécialistes des deux domaines de se parler. Cela a conduit à la marginalisation de la linguistique anthropologique dans les deux disciplines ».

L'héritage de l'« anthropologie linguistique » (et de la « linguistique anthropologique ») fut réarticulé de façon pragmatique dans de nouvelles niches interdisciplinaires et institutionnelles (voir Brenneis & Macaulay 1996 ; Foley 1997 ; Duranti 1997). Ce qui disparaît ne s'est pas réarticulé, c'est un quatrième champ distinct et nécessaire de l'« anthropologie ».

De nos jours, bien plus de quatre « domaines », situés au sein et à l'extérieur de l'anthropologie institutionnelle, font s'entremêler des domaines de recherche actifs. Et c'est cette diversité en trait d'union qui a caractérisé la gamme des activités « anthropologiques » à chaque moment historique. La vision normative des quatre domaines refait surface lorsque les membres de la discipline se rendent compte qu'ils doivent expliquer leur identité collective, que cela soit sur un mode défensif ou entrepreneurial. Avec le recul, les identifications collectives de ce type sont ou bien énoncées de façon incohérente et agressive, ou bien négociées et oubliées. L'idéal des quatre domaines a connu l'opulence puis la disette. Dans la période de réduction des financements qui suivit la spectaculaire phase de croissance du milieu universitaire américain au cours des décennies 1950 et 1960, une sorte d'errance et de crise disciplinaire a fini par s'installer. Dans les années 1950, ces quatre domaines signalaient une « science de l'homme » globale et en expansion. Dans les années 1980 et 1990, ils en vinrent à représenter un « retour aux fondamentaux », à la manière des pionniers qui, pour se protéger et se défendre, disposaient leurs chariots en cercle. Il y eut ensuite une concurrence accrue pour les financements, puis une récente prolifération de travaux interdisciplinaires dans les *Humanities* et les sciences sociales interprétatives (poststructuralisme, théorie critique néomarxiste, sémiotique, féminisme), ainsi que dans les sciences naturelles (réarticulations en trait d'union de la biologie, émergence des sciences cognitives, de la psychologie évolutionniste, etc.).

Depuis deux décennies, un sentiment de confusion disciplinaire est perceptible. Tout s'écroule. Le Centre ne peut tenir. Il n'est plus que les *cultural studies* pour se répandre sur le monde… L'anthropologie n'est pas la seule à se sentir désorientée. Il y a quelques années, le Stanford Humanities Center organisa une conférence intitulée « Les disciplines se sont-elles effondrées ? ». La rhétorique de crise, évoquant la perte de cohérence, de rigueur, de profondeur et d'autorité, a tendance à donner une vision apocalyptique des choses. Mais deux récentes études historiques des disciplines des *humanities*, *Professing Literature* de Gerald Graff (1987), et *That Noble Dream*, une histoire des historiens américains par Peter Novick (1988), ont dissipé tout souvenir idyllique d'ordre et d'accord qui auraient précédé la discorde actuelle. Les deux ouvrages illustrent concrètement le fait que la formation d'une discipline a toujours été un processus contingent et conflictuel. Graff décrit les *literary studies* comme fondées sur une longue série d'arguments visant à expliquer comment la « littérature » devrait être comprise et valorisée par rapport au contexte historique et à la théorie. Il montre comment les valeurs « humanistes » fondamentales, dans la foulée de Matthew Arnold (en leur temps, elles furent des innovations férocement contestées), en vinrent à incarner une sorte d'*ethos* disciplinaire ou de sens commun. Ce n'est que relativement tard, au moment de l'émergence fermement controversée de la « Nouvelle Critique » d'après-guerre, qu'une méthode d'exégèse textuelle (similaire dans sa fonction normative au travail de terrain pour l'anthropologie et au traitement des archives pour l'histoire) devint l'expression d'un *habitus* disciplinaire. Cette innovation, aujourd'hui « traditionnelle », est opposée aux tendances

contemporaines de la théorie littéraire ou culturelle, au nouvel historicisme, à l'analyse postcoloniale, etc. Et le cycle continue… Graff soutient que les désaccords à propos des méthodes et objectifs fondamentaux font partie intégrante de la pratique des *literary studies* organisées ; ce sont des conflits plus ou moins efficacement gérés par le biais de ce qu'il appelle le « principe de couverture de domaine » (Graff 1987 : 6-8). Ce principe devint central pour orchestrer la « modernisation et la professionnalisation de l'éducation dans les années 1870 et 1880, lorsque les écoles et les universités se dotèrent elles-mêmes de départements correspondant aux matières et aux domaines de recherche considérés comme majeurs ». Les disciplines étaient structurées en une série de territoires séparés, arpentés par des spécialistes. Si les domaines de base étaient « couverts », alors la discipline l'était aussi. Graff explique que ce mécanisme permettait aux membres d'une discipline, dans leur pratique quotidienne, d'éviter ou de mettre entre parenthèses les disputes fondamentales concernant les objectifs et les méthodes, tout en pensant encore que leurs stratégies diverses « s'additionneraient ». Les spécialistes bénéficiant d'une relative autonomie dans leur domaine, la recherche et la pédagogie pouvaient s'autoréguler. En outre, l'organisation en « couverture de domaine » permit aux disciplines universitaires d'être flexibles et d'absorber les approches nouvelles par addition, en créant de nouveaux domaines. Les initiatives concernant les valeurs fondamentales et épistémologiques de la discipline furent ainsi incluses sans troubler l'ordonnancement des domaines (par exemple, l'anthropologie féministe constitua un ajout, au lieu de voir l'anthropologie devenir significativement féministe – voir les propos intéressants de Marilyn Strathern [1987] sur ces questions).

Les quatre composantes traditionnelles de l'anthropologie américaine, tandis qu'elles s'appropriaient la rhétorique disciplinaire normalisante des « domaines », ne correspondent que partiellement à la description de Graff. La plupart du temps, elles ont accepté la cohabitation, sans débat de fond, de programmes et de pratiques de recherche très différents (même si des tensions entre l'épistémologie des sciences naturelles et l'épistémologie historiciste sont régulièrement apparues, et sont aujourd'hui difficiles à ignorer, d'autant plus à mesure qu'augmente la concurrence pour des financements en baisse). En outre, les quatre domaines ont des difficultés à fonctionner de manière gérable, flexible et expansionniste : le problème est qu'il n'y a que quatre champs, ce qui limite les additions sans pour autant refléter une quelconque compréhension largement partagée de leur unité structurelle ou fonctionnelle. Au contraire, le principe de la couverture des domaines relie un point de vue d'exhaustivité à une série ouverte de spécialisations.

Dans la pratique, l'anthropologie a progressé par le biais de nombreuses alliances de recherche interdisciplinaires, proliférantes et combinées, et il a toujours été difficile de contenir ces articulations en des sous-domaines de l'anthropologie culturelle, archéologique, biologique et linguistique. Au niveau des départements, les « domaines » et les « sous-domaines », dont le développement a toujours été le fruit d'une sélection, ont continué à fonctionner, produisant des

effets locaux de globalité et de « couverture ». Mais, sur le plan disciplinaire, ces effets reposent moins sur une réunion des domaines, quel qu'en soit le nombre, que sur un « ensemble disciplinaire » plus large, que je m'efforcerai d'esquisser dans les pages qui suivent, et qui constitue la base d'une identité anthropologique traditionnelle et en transformation, que ce soit aux États-Unis ou ailleurs.

L'histoire critique des historiens américains de Peter Novick (1988) offre de nombreux parallèles permettant d'éclairer l'anthropologie du XX^e^ siècle. En me limitant à la période commençant à la fin de la Seconde Guerre mondiale, je soulignerai l'explication multidimensionnelle que celui-ci propose pour rendre compte de ce qui, après 1970, fut ressenti comme une crise omniprésente dans la discipline. Les années 1950 et 1960 avaient été des années fastes pour les universités américaines, et des disciplines telles que l'histoire et l'anthropologie connurent une croissance rapide. Les conventions annuelles de l'American Anthropological Association et de l'American Historical Association (sans parler du fourre-tout de la Modern Language Association) s'étaient transformées en événements sans noyau dur, en agglomérations de plus en plus grosses de sous-domaines (*Ibid.* : 580). C'est l'échelle qui comptait : les gens commencèrent à regretter le sentiment de communauté professionnelle d'avant-guerre où les membres de toutes les parties de la discipline parlaient entre eux. À partir de 1970, la croissance universitaire ralentit de façon spectaculaire, surtout dans les secteurs non scientifiques, et les historiens furent confrontés à une crise de surproduction. Bien que les opportunités de carrière furent alors estimées à la baisse, l'éventail de sujets et de méthodologie de la discipline continua à s'étendre – de la cliométrie à l'histoire orale, de l'étude des registres paroissiaux au système mondial, du féminisme à l'urbanisme, de la culture matérielle aux flux des médias…

Le sentiment de fragmentation et de perte de direction devint envahissant. Dans les années 1970 et 1980, les historiens ne furent pas les seuls à s'apercevoir que leur discipline ne tenait plus la route. Novick donne plusieurs citations d'historiens renommés qui pourraient tout aussi bien s'appliquer à l'anthropologie ou aux *literary studies*. C'est ainsi que, en 1985, John Higham, discutant des relations entre les américanistes et les européanistes dans la profession aux États-Unis, voyait « une maison dont les habitants se penchent par les nombreuses fenêtres ouvertes pour discuter joyeusement avec les voisins, tandis que les portes entre les pièces restent fermées » (cité par Novick 1988 : 578). Le sentiment d'éclatement disciplinaire (et de réarticulation positive, pourrait-on ajouter) fut aggravé par des désaccords assez fondamentaux survenus à propos des objectifs, des méthodes et des épistémologies. L'histoire traversait quant à elle sa propre « crise de représentation ». En 1979, Lawrence Versey en fut réduit à définir son champ en des termes minimalistes : « Tout ce qui unit les historiens est un souci de l'évolution au fil du temps de tout ce qu'il peuvent étudier » (*Ibid.* : 592). De toute évidence, cela ne suffit pas à donner à la profession une marque de distinction pertinente (selon les termes de Barth), pas plus que si l'on avançait que les anthropologues se définissent par l'étude de la « culture », et les spécialistes de littérature par l'étude des « textes ».

Novick prend ses distances vis-à-vis de la rhétorique de crise des années 1970 et 1980 : « La mauvaise nouvelle fut que la profession d'historien américain était fragmentée au-delà de tout espoir d'unification. La bonne était que les fragments se débrouillaient très bien. De nouveaux domaines étaient explorés de façon innovante ; des travaux historiques d'une immense originalité et même carrément brillants apparaissaient chaque année » (*Ibid.* : 592). On peut en dire autant du paquet sacré de l'anthropologie, qui se retrouvait ouvert. Toutefois, le problème de l'identité institutionnelle demeure. Les disciplines sont des constructions politiques autant qu'intellectuelles. Dans une comparaison avec d'autres pays, Novick montre que la carte des disciplines tracée à la fin du XIX^e^ siècle ne fut pas élaborée de façon systématique. Le terrain intellectuel fut façonné de façon agonistique et pragmatique, par des groupes d'universitaires qui, faisant scission par rapport à des structures plus anciennes, établissaient des méthodes et des objets distincts. Ils revendiquaient quelque chose de l'ordre de la « souveraineté » sur ces domaines. Mais, à l'instar de la souveraineté nationale, les frontières établies étaient en fait perméables, instables ; elles avaient besoin d'un encadrement actif et d'une politique sélective. Les propos de Novick soutiennent largement une approche d'articulation vis-à-vis du processus disciplinaire, ce qui nous permet de prendre du recul par rapport aux perceptions des traditions en prise avec la crise. Prudente quant aux diagnostics du tout ou rien, cette approche ne confond pas changement et dissolution. L'articulation suppose qu'il n'y a rien de nécessaire ou de déterminé dans les professions universitaires – ni leurs champs de définition, ni leurs objets, ni leurs méthodes, ni leurs frontières. Les disciplines n'ont pas toujours été ce qu'elles sont devenues. Elles pouvaient être, et seront amenées à être différentes.

Un autre exemple issu des frontières de l'anthropologie soulève des questions instructives. Pourquoi, dans la plupart des universités américaines, la « géographie » n'est-elle pas une discipline essentielle ? (La situation sur ce point est différente en Europe : par exemple, en France, la revue d'anthropologie *L'Homme* comptait, parmi ses trois fondateurs en 1961, le géographe tropicaliste Pierre Gourou.) Il existe bien sûr des départements de géographie, mais ils sont répartis de manière très inégale. Harvard, entre autre, s'est débarrassé de la géographie dans les premières années de ce siècle. Apparemment, cette discipline n'est pas comme l'histoire, la philosophie ou la physique, dont aucune université digne de ce nom ne songerait à se passer. On pourrait pourtant imaginer une université sans département d'histoire, où les perspectives et la méthodologie historiques seraient dispensées et dispersées dans les autres disciplines. C'est d'ailleurs ce processus qui semble être à l'œuvre ces dernières années (avec l'émergence de l'« ethnographie historique » en anthropologie, du « nouvel historicisme » en littérature). On assiste, dans certaines universités, à des tentatives d'organisation des *historical studies* comme agrégat interdisciplinaire. On pourrait même avancer l'idée que quelque chose d'aussi important que l'« histoire » ne devrait jamais devenir la propriété d'un groupe restreint de professionnels. (On pourrait en dire autant des formations émergentes, comme par exemple les *cultural studies*,

distinctes de l'anthropologie, les recherches féministes, distinctes des départements des *women's studies*, ou ce qui est parfois de nos jours regroupé sous le terme de *visual culture*.) Cependant, toutes les irrigations imaginables de l'histoire dans les autres disciplines, y compris les sciences naturelles, sont utopiques. Alors qu'il est possible de repérer des approches historiques partout dans le paysage universitaire, l'histoire elle-même est toujours considérée comme un territoire séparé, une discipline essentielle.

Pourquoi l'histoire, étude des événements passés, est-elle une formation disciplinaire plus « essentielle » que la géographie ? Pourquoi – pour le dire crûment– un département du « temps » est-il fondamental, mais pas un département de l'« espace » ? Apporter une réponse conséquente à cette question serait complexe, et requerrait de faire face, dans le détail, aux contextes de la fin du XIX^e^ siècle où les disciplines modernes se professionnalisèrent, une époque assez lourdement chargée, comme Nietzsche s'en est plaint, par l'histoire (White 1978). Il faudrait également analyser l'idéologie de l'« Occident » comme une aire de culture de modernisation, sujet et objet d'une conscience normative la distinguant des « peuples sans histoire », exotiques et arriérés (Wolf 1982). Et il faudrait prendre en compte la connexion des recherches historiques institutionnalisées avec les projets nationaux. (De récents débats à Washington ont eu lieu à propos des « *standards* de l'histoire », mettant en jeu les récits de la légitimation nationale. Il est difficile d'imaginer quelles questions susciteraient des débats similaires en anthropologie.) Mais quelles qu'en soient les raisons, l'histoire demeure une discipline « intrinsèque » ; la géographie pas.

Cela est peut-être amené à changer. Nous ne sommes plus au XIX^e^ siècle, époque de formation des disciplines – lorsque les universitaires occidentaux pouvaient, avec confiance, extraire les expériences spatio-temporelles du reste des sociétés du monde tout au long d'un continuum de cultures séparées et d'une ligne de progrès. Aujourd'hui, les changements désignés par « modernisation » ou « mondialistion » ne sont plus rigoureusement déterminés par une carte planétaire sur laquelle l'Occident occuperait le centre, et que les autres s'efforceraient tant bien que mal de suivre depuis diverses périphéries. La modernité dispose aujourd'hui de différents centres, et les périphéries ne sont pas immuables. (Culturellement et économiquement, la Californie appartient-elle à la Côte Ouest de l'Euro-Amérique, ou bien est-elle située à l'extrémité orientale de la région Asie-Pacifique ?) Dans cette situation nouvelle, une géographie politisée, historicisée émerge de nouveau, articulée selon toute une gamme de domaines, comprenant entre autres les études urbaines, l'environnement, l'économie politique, l'anthropologie culturelle et le féminisme. Elle rejoint d'autres formations disciplinaires composites qui analysent différemment les formes « localisées » de savoir, de culture, et de conscience historique elle-même. Dipesh Chakrabarty (1992), historien et critique des *subaltern studies*, nomme ce processus nécessaire, mais en aucun cas direct, la « provincialisation de l'Europe ». Le caractère acquis de l'histoire comme discipline survivra-t-il à cette transition ouverte ? Il faudra, quoi qu'il arrive, renégocier les frontières disciplinaires avec une géographie revigorée et en expansion.

Des questions similaires pourraient être posées concernant la « littérature » (« anglaise » jusqu'à récemment). Il n'y a aucun doute que son articulation traditionnelle avec ce que Hall appelait les « forces sociales » – comme les projets de civilisation occidentaux, les marques de culture bourgeoises ou les traditions nationales hégémoniques – est une source clé de sa nécessité supposée comme discipline centrale à l'université. Mais parallèlement à l'histoire, sa situation géopolitique, l'« occidentalité » de son humanisme est de plus en plus en jeu. Il en va de même pour son identification de classe avec la « haute culture ». Il n'y a pas de recul par rapport au canon des années 1980, dont l'expansion fut spectaculaire, et à son engagement aux côtés des littératures du monde, des cultures populaires, des modes visuels et ethnographiques. La cohérence de la littérature, comme matière et comme méthode, s'est relâchée à l'époque des médias. Il devient nécessaire de se demander pourquoi nous prescrivons encore des départements de littérature et pas des départements de rhétorique ni de communication. La perte de la place centrale de la forme rhétorique dans le cursus universitaire occidental aux XVIII[e] et XIX[e] siècles pourrait constituer un début de réponse. Et il faudrait prendre en compte le retour de la rhétorique et de l'oral (y compris l'« oralité seconde » de Walter J. Ong [1982]) dans les configurations universitaires, par le biais de la « culture populaire », de la « littérature orale », de la « communication » ou de l'« information ». Cette dernière est aujourd'hui largement reconnue et menace d'engloutir l'identité distincte du corpus textuel appelé « littérature », le transformant en un site quelque peu pittoresque et daté sur le réseau interculturel. Par exemple, le travail d'Alan Liu (1998, 2004) analyse et cherche à faciliter une transition des départements de littérature de la production de citoyens « ayant bien lu » à celle de citoyens « étant bien informés » (Liu 1998 ; et son ouvrage à paraître *The Laws of Cool*, ainsi que différents sites internet). Les objets d'étude tels que la « littérature », dont Michel Foucault montrait l'émergence au XIX[e] siècle dans *Les Mots et les Choses*, pourraient bien être en train de disparaître (ou de se métamorphoser) au début du XXI[e] siècle.

Revenons à présent aux glissements et articulations de l'anthropologie. Les détours du côté des domaines reliés de la géographie, de l'histoire et de la littérature ont suggéré un contexte plus large pour le sentiment actuel de crise de l'identité disciplinaire, dont font partie les polémiques de défense surgissant avec les désarticulations et les réarticulations du domaine de connaissance de chacun. Nous sentons bien sûr que notre propre crise est en quelque sorte plus profonde que les autres. L'anthropologie américaine, tout en faisant face à ses propres défis spécifiques (exposition publique très forte des contestations liées à la décolonisation, rupture plutôt brutale entre « deux cultures »), fait partie intégrante des transformations institutionnelles, politiques et intellectuelles de l'université américaine après 1970.

Longtemps, l'anthropologie a considéré qu'elle rassemblait différents types de connaissance. Cela est souvent célébré comme le « holisme » spécial du champ, sa capacité à relier science et *humanities*, biologie et culture, structure sociale et histoire. L'articulation des diverses approches en anthropologie a cependant

toujours été souple, créant un ensemble disjoint parfois étiré jusqu'au point de rupture. Comment cette discipline a-t-elle pu éviter l'effondrement ? Quels sont les éléments qui, au XX^e siècle, sont restés fermement soudés – composantes d'une tradition persistante, distinctement anthropologique ?

Les quatre domaines américains ne fournissent plus, si tant est que ça ait jamais été le cas, de carte intellectuelle rigoureuse. Et sur le plan de la socialisation, de la formation doctorale, leur idéal de couverture n'est pas, le plus souvent, pris en compte. Envisagés de façon comparative, ils représentent au mieux une articulation locale. Ailleurs, l'anthropologie a pris des formes très différentes. En Europe, l'archéologie est assez raisonnablement associée à l'histoire, et il n'existe pas de liaison prescriptive entre l'anthropologie sociale et culturelle et l'anthropologie biologique. (Dans la tradition française, l'« ethnologie » est clairement distincte de l'« anthropologie », et l'appropriation influente par Claude Lévi-Strauss du second terme apparaît plus philosophique que biologique.) Cela ne signifie évidemment pas qu'il n'existe pas de standardisations substantielles ou de chevauchements entre les différentes traditions « anthropologiques ». Cependant, ces dernières ne sont pas des additions à un programme rationnel ou à un projet intellectuel clairement définissable. La « complétude » de la discipline du XX^esiècle a plutôt reposé sur une formation discursive et institutionnelle articulée de manière souple, un sens commun que les pressions provenant de tous côtés ont récemment rendu visible.

Un aperçu approximatif de ce sens commun (toujours susceptible d'être modifié selon les versions locales et les exceptions) remplacerait les « quatre domaines » américains par quatre composantes disciplinaires théoriques/pratiques. Au cours des trois premiers quarts du XX^e siècle, la communauté professionnelle des anthropologues a réussi à s'accorder, la plupart du temps, sur quatre points :

1 – un objet empirique ;
2 – une méthode distincte ;
3 – un paradigme interprétatif ;
4 – un télos ou objet transcendant.

L'objet était les sociétés « primitives », la méthode le « travail de terrain » ; le paradigme la « culture » ; le télos était l'« Homme ».

1 – L'*objet empirique* commun de la discipline était les sociétés « primitives », archaïques, non occidentales, non « modernes ». Boas le soulignait nettement dans sa définition de 1904 souvent citée qui liait « l'histoire biologique de toute l'humanité » à « la linguistique appliquée aux hommes *sans* langage écrit, l'ethnologie des hommes *sans* données historiques, et l'archéologie *pré*historique » (Boas 1904, mes italiques). Un « partage des savoirs », comme le nomme Michèle Duchet (1984) dans son étude sur l'origine de sa spécialisation au XVIII^e siècle, séparait l'anthropologie-ethnologie de l'histoire-sociologie. Les sociétés humaines, objets d'étude, étaient divisées entre « Eux et Nous ». Cette spécialisation s'approfondit au XIX^e siècle lorsque les concepts essentialistes de race et de culture se répandirent. Par conséquent, dans sa formation comme perspective singulière,

l'anthropologie se retrouvait dans les filets des structures idéologiques colonialistes (aussi anticolonialiste qu'ait pu être son contenu à certains moments). La séparation d'avec son objet spécifique a renforcé des distinctions communes entre les sociétés avec et sans histoire ou écriture : simple *vs* complexe, froid *vs* chaud, traditionnel *vs* moderne… L'anthropologie a rempli la « faille sauvage » *(savage slot)* de l'Europe expansionniste (Trouillot 1991). Elle a peuplé le monde d'« autres cultures », parfois considérées auparavant comme des stades de civilisation antérieurs, parfois comme des échantillons d'humanité synchroniquement dispersés.

2 – *Les peuples primitifs ou exotiques* étaient à même de devenir des objets scientifiques empiriques étudiés de près parce que les universitaires pouvaient voyager pour les observer de manière distinctement anthropologique. Bien qu'elle eût des racines plus anciennes, la *méthode* caractéristique de la discipline – à savoir le travail de terrain et la méthode de l'observation participante – acquit sa normativité au XX^e^ siècle par le biais des chercheurs de la génération de Bronislaw Malinowski. Ce qui s'ensuivit fut une fusion instable mais productive de méthodes, objective et subjective (parfois évoquées à la fois comme un laboratoire et comme un rite de passage). Cette forme « profonde » de recherche expérientielle et analytique, herméneutique et scientifique devint une caractéristique définitoire de l'anthropologie – même si, en fait, elle se limitait généralement à la branche socioculturelle, et même si dans ce cas, elle était pratiquée de façon plutôt inégale. L'histoire de ce qui peut être considéré comme du travail de terrain adéquat montre en fait une grande variation dans le temps passé sur place, dans la nature de la visite et du séjour, dans le degré de maîtrise de la langue, dans l'ascension et le déclin des méthodes scientifiques telles que la description de la parenté, les conditions politiques du travail de recherche, etc. Mais, dans toutes ses transformations, le travail de terrain a entretenu la norme d'une méthodologie de recherche particulièrement intensive et interactive, en opposition avec des disciplines voisines comme la sociologie ou l'économie. En outre, l'identification générale de la discipline comme « science de terrain » a peut-être été essentielle pour la détermination de l'articulation de l'archéologie avec l'anthropologie (particulièrement dans des contextes nationaux d'expansion et d'installation coloniale [Trigger 1984]).

3 – *Le paradigme interprétatif* de l'anthropologie était la *culture* ou, dans la tradition durkheimienne, le « social ». Les désaccords, qui ont perduré entre les anthropologues britanniques et américains sur les mérites relatifs de la « culture » et de la « structure sociale » prennent place dans ce paradigme général. Je fais ici référence à la clôture produite par la description d'une culture, d'un mode de vie culturel, d'une société ou d'une structure sociale (Thornton [1988] présente une critique acerbe de ce type de réifications taxinomiques). La culture – toujours suivie comme une ombre par son double agonistique et synergétique, la « race » – a constitué un concept extrêmement productif et élastique. Pendant une bonne partie du XIX^e^ siècle, l'anthropologie a revendiqué une sorte de chasse gardée pour l'un de ses domaines d'intelligibilité majeurs (relativité des modes de vie / formes

des comportements humains « acquis »). Selon la lecture de Thomas Kuhn par George Stocking (1992), la culture et ses substituts fonctionnaient comme une sorte de « tradition paradigmatique ». Cela donnait à tous les membres de la discipline une compréhension de ce qu'était le problème commun, et du formulaire dont les espaces blancs devaient être remplis. Les disputes récurrentes à propos de la bonne compréhension des composantes du comportement humain – nature *vs* éducation, et évolutionniste *vs* socio-historique – se développaient à l'intérieur de ce paradigme. Car la « culture » désignait à la fois les modes de vie structurés, séparés, *et* ce que les humains avaient de plus que les animaux (« L'Homme comme animal culturel »). La notion de « culture » a permis d'affûter la profonde division épistémologique entre les explications (biologiques) évolutionnistes et historicistes en ce qui concerne les modèles de comportement. Les notions structurelles du langage, le (la) « langue-langage » de Saussure (où le premier terme désigne les langues spécifiques, et le second une capacité humaine générale) avaient la même double fonction. Michael Silverstein (2005) a exploré l'effondrement de ce paradigme.

4 – Enfin, le *télos* de la discipline, l'« Homme ». Peut-être vaudrait-il mieux parler d'objet transcendant, étant donné qu'il ne ressemble pas aux sociétés primitives et exotiques, qu'on suppose être « là-bas, quelque part », à qui on peut rendre visite et qu'on peut étudier. L'« Homme » fonctionne davantage comme un horizon ultime pour une anthropologie qui, pendant environ un siècle, se définit elle-même comme la « science de l'Homme » (l'« Homme total » de Marcel Mauss). Tout ce qu'entreprenait l'anthropologie pouvait se comprendre comme une contribution à la connaissance de cette figure. J'emploie ici le terme de « figure » dans son sens rhétorique de condensation symbolique. Au XIX^e^ siècle, la figure de l'Homme était profondément temporelle. Les hypothèses organicistes, présentes dans les concepts de « vie » culturelle autant que biologique, se combinaient avec les modèles historiques-évolutionnistes de développement pour soutenir un sens commun moderne étendu, un ensemble d'hypothèses qui, comme l'explique clairement Sylvia Yanagisako (2005), est toujours présent, bien que soumis à des pressions nouvelles. C'est le territoire épistémique de l'« Homme » de Foucault, le double empirique/transcendantal analysé dans *Les Mots et les Choses*. Une figure puissante était soutenue, dans l'anthropologie disciplinaire, par le paradigme « culturel » élastique, par une pratique du travail de terrain simultanément expérientielle et scientifique, et par un ensemble global dans lequel toute société (fussent-elles les plus « sauvages » et les plus « simples ») pouvait représenter un exemple empirique d'une humanité en développement, un morceau du puzzle qu'il était possible de collecter, d'assembler et de classer. L'ethnographie, l'archéologie, l'histoire, l'anthropologie physique et la linguistique faisaient toutes partie de ce grand projet. La figure téléologique de l'« Homme », qu'elle fût conçue en termes évolutionnistes ou taxinomiques (généralement une combinaison des deux dans la pratique), était projetée à partir d'un site de théorisation situé dans l'Occident « moderne » et transcendant. Alors que Michel Foucault ne fait pas intervenir ce raccourci

spécifiquement colonial, celui-ci devient inévitable dès lors qu'on considère les défis postcoloniaux de la fin du XX^e siècle vis-à-vis du *télos* de l'anthropologie.

Cet ensemble disciplinaire – qui combine un objet, une méthode, un paradigme et un *télos* distincts – ne paraît plus aussi naturel ni aussi évident qu'autrefois. Chaque élément est activement contesté. Ce serait pourtant utopique et faire peu de cas de l'histoire d'affirmer qu'il est sur le point de disparaître et qu'une nouvelle formation est en train d'émerger. Il semble plutôt qu'une série de glissements et de réalignements soit à l'œuvre, entre les sous-domaines de la discipline et sur ses nombreuses zones limitrophes externes. Chacune des quatre composantes disciplinaires décrites plus haut a fait l'objet d'un examen critique sérieux, suivi par (comme de jeter le bébé avec l'eau du bain) des programmes de sauvetage, de redéfinition et de recombinaison. Les quatre composantes persistent, sans plus être liées par un « sens commun » disciplinaire, mais reconçues et reconnectées de façon partiale et tactique. Les points qui suivent proposent non pas une cartographie mais des signes de la réarticulation en cours.

• L'OBJET. Les anthropologues ne se spécialisent plus aujourd'hui dans les sociétés « primitives ». Ils étudient des élites et des institutions modernes ; ils « élèvent le niveau de leur objet d'étude » (*they study up* pour reprendre la fameuse expression de Laura Nader [1969]). L'éventail de contextes socioculturels susceptibles d'être traités « anthropologiquement » est potentiellement vaste : des country clubs aux pirates informatiques, des prestations touristiques aux laboratoires de physique, de la musique électronique à la production vidéo, des musiciens voyageurs africains aux mouvements *kastom* mélanésiens. Bien sûr, cette gamme étendue, voire confuse, complexifie les problèmes anciens de définition disciplinaire. Les oppositions constitutives avec la sociologie et l'histoire, en particulier, fondées sur la spécialisation coloniale aujourd'hui apparente, se sont effondrées. Les anthropologues n'étudient plus de manière prescriptive ce qui est « dehors » et « en bas ». En outre, il est reconnu que les anciens objets des anthropologues – les micro-sociétés tribales, subalternes et isolées – furent activement engagés dans des histoires précoloniales et coloniales, et possèdent donc des formes distinctes de conscience historique. Ces anciens objets des anthropologues sont aujourd'hui repositionnés comme des participants contemporains de systèmes de pouvoir économique et socioculturel se « mondialisant » de manière différente (parmi les nombreux chercheurs qui ont contribué au développement de ces idées, on peut citer Rosaldo 1980 ; Dening 1980 ; Fabian 1983 ; Sahlins 1985).

Ce déplacement du point de vue spécialisé de l'anthropologie, naturalisé depuis longtemps – le regard vers l'« extérieur » ou vers l'« arrière » à partir de la fin ou de l'avant-garde d'une histoire progressive –, a impliqué des renégociations des frontières, du rôle et des méthodes qui sont toujours en cours. Le titre d'un récent recueil de travaux socioculturels contemporains, *Exotic No More* (MacClancy 2002), proclame – un peu sur la défensive – la nouvelle orientation. Dans le même temps, pour de nombreux chercheurs de la discipline, l'accent ancien porté sur l'exotique et le marginal demeure une caractéristique valorisée, définitoire, même si le besoin existe d'une nouvelle conception de la discipline

qui tienne compte de la situation postcoloniale. Quelle autre discipline universitaire prête-t-elle autant d'attention, comme l'a fait l'anthropologie, aux expériences des peuples marginaux et sans voix ? J'ai avancé ailleurs (Clifford 2000) l'idée que l'anthropologie sociale et culturelle a formulé, de façon significative, deux interpellations (et devrait continuer de le faire) : « Qu'y a-t-il d'autre ? » et « Pas si vite ! ».

La première interpellation est liée à la vocation de la discipline pour la diversité, à l'idée qu'il y a plus de choses au ciel et sur la terre que ne peuvent en rêver les théories générales de l'évolution et de la mondialisation. Jusqu'à aujourd'hui, l'*habitus* anthropologique a hérité d'une part de l'exotisme de la discipline, qui peut constituer, sous son meilleur aspect, une forme d'attention lucide et intense vis-à-vis de ce qui est autre. On entend dire parfois que l'anthropologie est distinctement « comparative » dans sa vision du monde. Les comparaisons plus ou moins explicites sont évidemment caractéristiques de toute pensée critique, et les *topoï* les plus réussis de l'anthropologie (le don, la parenté, la personne...) ne sont pas, de façon inhérente, différents des phénomènes traités tout aussi comparativement par les autres sciences humaines. Ce qui demeure distinct, c'est la portée de la comparaison, l'éventail de phénomènes socioculturels sur les sites, grands et petits, que l'anthropologie considère qu'il est nécessaire de prendre en compte. (Dans ce programme égalitaire, elle se rapproche peut-être de la linguistique, pour laquelle aucune langue n'est plus importante qu'une autre.)

• LA MÉTHODE. Les formes nouvelles de réflexivité, les projets des universitaires « indigènes », et la profusion des approches « ethnographiques » dans les sciences humaines et les *humanities* font que le modèle disciplinaire pour un travail de terrain approprié est compliqué, voire contesté. Il ne sert à rien de regretter le fait que le « terrain » n'est plus ce qu'il était (voir par exemple Rabinow 1977 ; Tsing 1993 ; Gupta & Ferguson 1997). Certains anthropologues luttent pour contenir ces changements, n'y voyant qu'une nervosité épistémologique et une politisation dangereuse. D'autres, au rang desquels je me situe, considérant que le verre est à moitié plein, espèrent une décolonisation poussée de la recherche et une renaissance de l'ethnographie herméneutique sophistiquée.

Quels que soient les résultats inégaux des changements en cours, le style anthropologique, identifiable dans le fouillis interdisciplinaire des méthodes « ethnographiques », est encore relativement clair. Récemment, pas mal d'efforts ont été faits pour préciser cette frontière disciplinaire, notamment vis-à-vis des approches plus « littéraires » ou des *cultural studies*. La profondeur et l'interactivité de la recherche, garanties par les concepts révisés d'habitation, d'alliance, de compétence langagière, de traduction et de processus herméneutique, demeurent caractéristiques de l'ethnographie « anthropologique ». Les traditions de « travail de terrain », affranchies des voyages exotiques, de la gouvernementalité coloniale, et du paternalisme de classe, sont – c'est là quelque chose de nouveau –, enchevêtrées dans la « connectivité complexe » de forces contradictoires (Tomlinson 1999), et ont donné de la puissance aux contre-courants trop rapidement regroupés sous le terme de « mondialisation ».

Dans ces contextes matériels, l'ethnographie anthropologique délivre son message indispensable et complexe : « Pas si vite ! ». Les histoires d'« en bas » et du « dehors » qu'elle raconte, l'attention à la pragmatique de niveau local, aux résultats surprenants (par exemple la survie culturelle inventive de nombreux groupes tribaux censés être condamnés), tout cela contribue à ce que Marshall Sahlins (2000) nomme l'*anthropological enlightenment*. Le défi consiste à faire de ces interventions « ethnographiques » quelque chose de plus que des objections nominalistes au sein des processus globaux d'études interdisciplinaires et comparatives. Ainsi, le localisme du travail de terrain traditionnel est de nouveau problématisé – voir par exemple le compte rendu d'un « endroit marginal » *(out of the way place)* connecté de manière complexe chez Anna Tsing (1993), ou la conception d'ethnographie « multi-sites » *(multi-sited)* chez George Marcus (1995).

• LE PARADIGME. Toute une série d'autres disciplines appartenant aux *humanities* et aux sciences évolutionnistes ou cognitives se sont appropriées et ont réarticulé la « culture », qui est généralement comprise soit comme un ensemble de systèmes de significations et de pratiques historiques et distinctes, soit comme une capacité évolutionniste à apprendre et à transmettre les schèmes comportementaux. On ne peut plus définir la culture de façon strictement « anthropologique » (si cela a même jamais été le cas ; voir Kroeber & Kluckhohn 1952). Cependant, ce qui est souvent appelé l'« idée de culture anthropologique » (relativiste, conçue au pluriel) est partout dans les *Humanities* et les sciences humaines, en dépit des tentatives récurrentes de la réduire. Dans cette situation, l'anthropologie semble être victime de son propre succès. La « culture » est devenue ce que Roland Barthes a appelé un *mot-mana*. On parle aujourd'hui banalement de la « culture » des dirigeants d'entreprise, de l'armée, des adolescents, des villages médiévaux, des Balinais, des chimpanzés, d'internet… Le paradigme de l'anthropologie, autrefois significatif, s'applique aujourd'hui à toutes sortes d'activités ressortissant à de nombreux domaines.

Alors que le concept de culture est incapable de fournir un paradigme central à l'anthropologie contemporaine, il demeure un enjeu crucial, une catégorie disciplinaire « essentiellement contestée », comme aurait pu le désigner W. B. Gallie (1964). Un symposium organisé par la Wenner Gren Fondation a récemment regroupé un ensemble représentatif d'anthropologues afin d'évaluer le statut de ce concept et – selon les termes des organisateurs – de se dégager du « tracas de la culture ». Dans leur introduction au recueil d'essais importants et variés qui est ressorti du symposium, Richard Fox et Barbara King (2002 : 19) soutiennent que la vitalité de la discipline dépend de la séparation entre l'anthropologie et le paradigme de la culture, qui lui est trop étroitement associé: « Nous ne devons pas être enfermés dans une seule vision de l'anthropologie, comme nous avons autrefois affirmé que les "natifs" étaient enfermés dans leur culture ». Fox et King considèrent que l'anthropologie est polymorphe et opportuniste, qu'elle travaille grâce à une palette ouverte de méthodologies, de théories et d'objets d'étude. Les visions très variées – et parfois contradictoires – de l'« anthropologie au-delà de la culture » présentées dans les douze essais du recueil confirment ce sentiment de pluralité.

Fox et King ne sont pas excessivement préoccupés par l'âme ou l'identité de la discipline. Regardant au-delà du « tracas de la culture » qu'ils trouvent dans le travail de Clifford Geertz et de Sherry Ortner (« parmi beaucoup d'autres »), dans les plaidoyers provocants de Marshall Sahlins pour la notion de culture, et dans les tentatives d'« invalidation de l'anthropologie » par des « critiques » non cités (sans aucun doute des postmodernistes empoisonnants), ils souscrivent à « un engagement durable pour l'anthropologie vue comme l'*étude exhaustive de l'humanité (y compris les primates les plus proches de nous)* » (mes italiques). De crainte qu'on soupçonne cette ambition plutôt démesurée d'être une pose rhétorique, ils précisent : « L'amplitude de l'anthropologie – qu'elle soit mesurée selon le nombre de peuples du monde qu'elle couvre, ou selon sa profondeur historique, ou encore selon la variété de ses analyses dans les domaines de l'ethnographie, de la comparaison, de l'évolution et du développement – n'a aucun équivalent dans les autres disciplines universitaires » *(Ibid.)*.

Certains se demanderont si cela renvoie à une « étude exhaustive de l'humanité » potentiellement cohérente ou à une discipline se divisant, et qui, à trop vouloir embrasser, risque de ne rien saisir. Cela suggère à tout le moins l'état actuel de l'anthropologie en ce qui concerne ce qu'on pourrait appeler l'« articulation ». La « culture », selon ces diverses définitions – attaquée, défendue, exagérée, réduite, contournée – reste dans l'arène, mais n'est plus en son centre. Elle est souvent déployée dans des formes souples, adjectivales ou composées : « industrie culturelle », « culture de diaspora », « sous-cultures de la jeunesse »… Le concept semble nettement trop important pour être rejeté ou remplacé. Pourtant, sa fonction a été sapée, ou plus précisément dispersée, comme le reconnaissent Fox et King. La « culture » est partout. Et les différentes manières dont elle est comprise par les ethnographes historiques, les critiques de texte ou les analystes politiques néogramsciens ont peu de choses à voir avec les usages qu'en font les théoriciens évolutionnistes ou les cognitivistes.

• LE *TÉLOS*. La figure de l'« Homme » (ou sa version actuelle améliorée, l'« humanité ») ressemble de plus en plus clairement à une condensation rhétorique d'éléments séparés. Le foucaldisme et le féminisme ont évacué cette figure de l'ours dans la plupart des revues anthropologiques (*L'Homme* est la dernière à tenir bon). Mais si le signifiant masculin est en train de disparaître, nous sommes loin du monde « posthumaniste » imaginé par une génération de poststructuralistes radicaux. L'Homme-Humanité demeure une image forte, quelque chose à formuler, à atteindre, à saisir de façon aussi exhaustive que possible. J'ai récemment entendu le doyen des *humanities* de mon université de Wlad Godzich soutenir, de façon convaincante, que le développement et les diverses possibilités de « l'Humain » ressortissaient au domaine des *humanities*. (Il est probable qu'il incluait au moins l'anthropologie sociale et culturelle et l'archéologie historique dans cette déclaration quelque peu impérialiste.) Mais il ne fait pas de doute que d'autres discours fondés sur la biologie évolutionniste, la philosophie, la linguistique ou les sciences cognitives pourraient exprimer le même type de déclarations s'appropriant l'humain.

Aujourd'hui encore, on entend les anthropologues parler de la vocation spéciale de leur discipline à comprendre le « comportement humain » (comme si cela la distinguait de l'histoire, de la littérature, de la philosophie, de la sociologie, etc.). Mais lorsque l'anthropologie américaine se donna le nom de « Science de l'Homme », elle ne prétendait bien évidemment pas étudier tout ce qui était de l'ordre de l'humain. Elle proclamait un holisme spécifique, un ensemble de préoccupations comprenant la vie sociale et culturelle contemporaine, le passé archéologique (historique et préhistorique), l'évolution des primates et des premiers hominidés, ainsi que les variétés d'usage du langage. Et comme nous l'avons vu, la gamme de sociétés et d'histoires humaines était condensée dans cette « Science de l'Homme ». Il était généralement admis que l'« Homme » de l'anthropologie se limitait aux peuples (primitifs-exotiques, ou de faible population) dont les sociétés et/ou les cultures pouvaient être étudiées de façon holistique, aux histoires prémodernes et non occidentales, à l'évolution des humains et des primates. L'intérêt se focalisait largement sur l'humanité ancienne et non occidentale. Par conséquent, l'objectif, l'horizon ultime, l'« Homme », était vu en raccourci et rendu présent par un ensemble disciplinaire composé d'un objet, d'une méthode et d'un paradigme limités. À mesure que l'identité de cet ensemble s'assouplissait, l'anthropologie devint, plus que jamais, un champ instable d'alliances qui divergeaient et se chevauchaient.

Depuis les années 1960, les éléments définitoires de l'anthropologie ont subi une réarticulation importante. Cela ne veut pas dire que les formations disciplinaires plus anciennes étaient dans l'erreur, ou qu'elles n'ont pas produit de connaissance précieuse et concrète. Cela veut simplement dire que le *disciplining* et l'*interdisciplining* du savoir anthropologique et des pratiques de recherche évoluent. L'anthropologie a toujours été constituée, construite à partir d'influences disparates, aussi bien humanistes que scientifiques. Rappelons-nous que les fondateurs de la discipline, auteurs des « classiques » de l'anthropologie, étaient aussi formés à la physique, à la médecine, à la biologie, à l'histoire, à la philologie, à la sociologie, à la théologie, aux « sciences coloniales », aux missions… Et, au cours du siècle passé, les moments de consensus disciplinaires n'ont jamais été incontestés. Pour ne mentionner qu'un exemple parmi tant d'autres, citons celui du programme élaboré après-guerre par A. R. Radcliffe-Brown d'une « science naturelle de la société », lequel fut presque immédiatement attaqué, en 1951, par le fameux discours d'E. E. Evans-Pritchard faisant de l'anthropologie une partie intégrante de l'histoire.

L'anthropologie, en tant que discipline, semble actuellement être dans un moment accéléré, à un point « chaud » de réarticulation. Il paraît cependant peu probable que les départements universitaires d'anthropologie disparaissent sous peu – ne serait-ce que pour des raisons d'inertie administrative, mais également parce que les « perspectives anthropologiques », si elles ne se définissent pas facilement, sont largement reconnues et valorisées. Certains départements prennent de nouveaux noms composés, ou ajoutent des adjectifs pour spécifier leur champ d'action. En cela, ils ressemblent davantage aux sciences contemporaines telles que la

biologie, qui s'agrège et se divise très régulièrement, qu'aux disciplines prétendument essentielles telles que les traditionnels *arts and sciences* de l'université. En effet, dans l'approche générale que j'ai développée, on peut considérer que, dans la pratique, même les traditions canoniques les mieux établies se sont constituées et reconstituées à travers des articulations et des désarticulations interdisciplinaires.

Il est bien sûr important de distinguer les disciplines des départements. Si les premiers sont des « communautés imaginées », des « collèges invisibles », le mode commun de gouvernement peut être assez souplement fédéral. Il n'y a qu'à consulter les vastes programmes des rencontres annuelles de l'American Anthropological Association, de la Modern Language Association, de la Linguistic Society of America ou de l'American Historical Association. Les départements, quant à eux, reflètent des arrangements plus spécifiques : ruptures, luttes, trêves, réinventions de traditions et de communautés locales. Peu de gens peuvent prétendre couvrir la totalité du paysage disciplinaire. Dans la région de la baie de San Francisco, on pourrait comparer le récent processus de segmentation qui s'est opéré à Stanford, et qui a séparé l'« anthropologie culturelle et sociale », liée à l'archéologie interprétative, et les « sciences anthropologiques », avec le maintien formel à Berkeley des quatre domaines, dont deux seulement sont sérieusement soutenus dans la pratique : le social et le culturel, et l'archéologique – eux-mêmes diversifiés et ramifiés. (Comme nous l'avons vu plus haut, l'anthropologie linguistique devient effectivement un élément de l'aire socioculturelle distant des nombreux développements actuels de la linguistique.) La formation « culturelle et sociale » de Stanford ressemble à celle d'autres départements majeurs, comme par exemple ceux de Chicago, Princeton et Duke (où le « culturel » est séparé de l'« anthropologie biologique et anatomique »). Le rapprochement répandu des approches socioculturelles et historiques suggère effectivement une version nouvelle de l'« ethnologie » que Robert Lowie, dans son ouvrage *History of Ethnological Theory* (1937), préférait utiliser, plutôt qu'employer le terme d'« anthropologie ». Cette évolution a pour conséquence de voir certains secteurs de l'anthropologie américaine se réaligner sur des visions européennes centrées sur l'histoire (notamment en Allemagne, en Europe centrale et en Scandinavie). L'archéologie, par définition science « historique », est divisée entre une approche évolutionniste (scientifique) et une approche historiciste (interprétative). Les récentes tendances aux États-Unis et en Grande-Bretagne prennent généralement des directions opposées (Gosden 1999 : 8), une place étant ménagée pour les alliances spécifiques comme celle avec l'anthropologie sociale et culturelle à Stanford (Hodder 2005).

❖

Cet article n'a présenté que quelques-unes des désarticulations et réarticulations actuellement à l'œuvre dans l'anthropologie américaine. Par ailleurs, l'accent socioculturel des départements mentionnés plus haut n'exclut pas des relations productives sur les frontières parfois floues qui séparent la biologie et la culture, l'évolution et l'histoire, le positivisme et l'herméneutique, et constituent les champs de bataille

des récentes *science wars*. On notera l'engagement de Emory University pour le holisme et sa liaison privilégiée avec des programmes culturel et biologique, ou le projet similaire de l'University of California de San Diego et l'intérêt particulier porté aux approches psychologiques. Les travaux d'archéologie et d'anthropologie linguistique établissent des ponts entre les épistémologies humanistes et scientifiques, dans des projets spécifiques. Dans d'autres, des chercheurs s'alignent sur l'une ou l'autre des deux « cultures ». Certains programmes, comme à Chicago University par exemple, ne s'impliquent pas quant à la connaissance de « l'Humain », de l'archéologie ou de l'anthropologie biologique. Le site internet du département, contrairement à celui d'Emory, évite les déclarations holistiques et promeut simplement les recherches actuelles des enseignants, qui concernent essentiellement des problèmes historiques et socioculturels – des recherches directement liées aux travaux des disciplines alliées.

Les articulations « hors-les-murs » actuelles sont très variées. Les liens entre historiens et ethnographes, entre anthropologues féministes et *women's studies*, entre anthropologie cognitive et psychologie, entre archéologie et biologie, histoire, lettres classiques, etc., sont établis par le biais d'alliances spécifiques, dans des programmes à noms composés. Ces liens ne peuvent être considérés comme les éléments d'une identité disciplinaire assumée ou d'une tradition prescriptive. Les processus du *(inter)disciplining*, qui font et défont l'ensemble articulé qu'on appelle « anthropologie », sont des activités ordinaires qui ne sauraient être contenues dans des réactions de « retour aux sources » périodiques. Les « sources » sont, bien sûr, le résultat d'une sélection opérée dans le fonds foisonnant et enchevêtré de la tradition, et ce dans des circonstances nouvelles.

Dans l'approche que j'ai suggérée, les perceptions de crise (et de renouveau) indiquent des réalignements disciplinaires normaux, dans des contextes institutionnels conflictuels et créatifs. Les lecteurs, légitimement, sont à même de se demander si ce type d'analyse est perturbant ou rassurant, éclairant ou non pertinent. Il ne prétend pas identifier le cœur actuel, l'âme de l'anthropologie, ni offrir beaucoup de conseils pour évaluer la position actuelle de la discipline. Sur le long terme, l'anthropologie pourrait bien en venir à être comprise comme une science du XX^e^ siècle, ses idées, ses objets et ses méthodes se voyant finalement redistribués dans d'autres constellations universitaires. Ou bien alors, certains segments de la discipline traditionnelle deviendront, à l'instar de la géographie, des domaines importants de la connaissance, inégalement représentés dans la restructuration des universités américaines. Ou bien encore, comme l'espère Rena Lederman (2005), l'anthropologie pourrait perdurer comme agrégat polythétique, coalition souple et opportuniste d'approches différentes, et se nourrir du paysage intellectuel-institutionnel fluctuant en créant une gamme distincte d'approches comparatives, une ouverture aux mélanges humanistes/scientifiques, et un engagement ethnographique pour le savoir local (Geertz 1983).

Ces pages n'apportent pas de réponse aux dilemmes immédiats de l'articulation. Elles éludent la question de la réputation publique de l'anthropologie, une question parfois condensée dans le désir de voir apparaître une « nouvelle

Margaret Mead ». Elles ne résolvent pas non plus la question importante de la façon dont les fronts disciplinaires peuvent tactiquement tenir bon dans des contextes de réductions budgétaires et administratives. Je me suis effectivement focalisé sur l'aspect universitaire, sans prendre en compte les changements plus larges qui exercent des pressions structurelles sur les réarticulations actuelles. Deux d'entre elles me viennent immédiatement à l'esprit : 1) la décolonisation en cours et non achevée de la Science de l'Homme et de la culture euro-américano-centrée, que j'ai discutée ailleurs (Clifford 1997), mais que je me suis contenté ici de mentionner ; et 2) l'université néolibérale et son intérêt accru pour des résultats rentabilisables, des équipes de recherche flexibles et l'interdisciplinarité dirigée à partir d'audits. Dans les réajustements parfois brutaux de l'université contemporaine, il est peut-être important de résister aux tendances managériales en plaidant pour le maintien d'espaces disciplinaires traditionnels. Mais l'histoire du *disciplining* et de l'articulation que j'ai esquissée établit clairement que de telles postures de défense ne peuvent être adoptées qu'au risque de manquer de pertinence et d'être atteint de sclérose.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Manuel Benguigui, revu par l'auteur.

University of California at Santa Cruz, (USA)
jcliff@ucsc.edu

MOTS CLÉS/*KEYWORDS* : histoire de l'anthropologie/*history of anthropology* – anthropologie américaine/*american anthropology* – articulation – épistémologie/*epistemology* – institutions.

Appadurai, Arjun

1996 *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalisation*. Minneapolis-London, University of Minnesota Press.

Barth, Fredrik, ed.

1969 *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organization of Cultural Difference*. Boston, Little Brown.

Boas, Franz

1904 « Address at the International Congress of Arts and Sciences », St. Louis, September. *Congress of Arts and Science*, H. J. Rogers, ed. : V, 468-482. [Reprinted in George Stocking, ed., *The Franz Boas Reader*, Chicago, University of Chicago Press, 1982.]

Brenneis, Donald & Ronald Macaulay, eds

1996 *The Matrix of Language. Contemporary Linguistic Anthropology*. Boulder (Colorado), Westview Press.

Chakrabarty, Dipesh

1992 « Postcoloniality and the Artifice of History. Who Speaks for the "Indian" Pasts ? », *Representations* 37 (1) : 1-26.

Clifford, James

1997 « Spatial Practice. Fieldwork, Travel, and the Disciplining of Anthropology », in J. C. Routes, *Travel and Translation in the Late Twentieth Century*. Cambridge, Harvard University Press : 52-91.

2000 « Taking Identity Politics Seriously. "The Contradictory, Stony Ground..." », in Paul Gilroy, Lawrence Grossberg & Angela McRobbie, eds, *Without Guarantees. In Honour of Stuart Hall*. London, Verso : 94-112.

Coronil, Fernando *et al.*

2001 « Perspectives on Tierney's Darkness in El Dorado », *Current Anthropology* 42 (2).

Dening, Greg

1980 *Islands and Beaches. Discourse on a Silent Land, Marquesas 1774-1880*. Honolulu, University of Hawaii Press.

Dominguez, Virginia

1996 « Disciplining Anthropology », in Carey Nelson & Dilip Parameshwar Gaonkar, eds, *Disciplinarity and Dissent in Cultural Studies*. New York, Routledge : 37-62.

Duchet, Michèle

1984 *Le Partage des savoirs. Discours historique, discours ethnologique*. Paris, La Découverte.

Duranti, Alessandro, ed.

1997 *Linguistic Anthropology. A Reader*. Oxford, Blackwell.

Fabian, Johannes

1983 *Time and the Other. How Anthropology Makes its Object*. New York, Columbia University Press. [Trad. franç. : *Le Temps et les autres*, Toulouse, Anacharsis, 2006.]

Foley, William

1997 *Anthropological Linguistics. An Introduction*. Oxford, Blackwell.

Foucault, Michel

1966 *Les Mots et les Choses*. Paris, Gallimard.

Fox, Richard & Barbara King

2002 « Introduction. Beyond Culture Worry », in Richard Fox & Barbara King, eds, *Anthropology Beyond Culture*. Oxford, Berg : 1-22.

Galison, Peter

1997 *Image and Logic. A Material Culture of Microphysics*. Chicago, University of Chicago Press.

Gallie, W. B.

1964 *Philosophy and the Historical Understanding*. London, Chatto & Windus.

Geertz, Clifford

1983 *Local Knowledge. Further Essays in Interpretive Anthropology*. New York, Basic Books. [Trad. franç. : *Savoir local, savoir global. Les lieux de savoir*, Paris, PUF, 1986.]

Gosden, Chris

1999 *Anthropology and Archaeology. A Changing Relationship*. London, Routledge.

Graff, Gerald

1987 *Professing Literature. An Institutional History.* Chicago, University of Chicago Press.

Gregory, Derek

1994 *Geographical Imaginations.* Oxford, Blackwell.

Gupta, Akhil & James Ferguson, eds

1997 *Anthropological Locations. Boundaries and Grounds of a Field Science*. Berkeley, University of California Press.

Hall, Stuart

1986 « On Postmodernism and Articulation. An Interview with Stuart Hall », *Journal of Communication Inquiry* 10 (2) : 45-60.

1996 «On Postmodernism and Articulation», in *Critical Dialogues in Cultural Studies*. Ed. by David Morley and Kuan-Hsing Chen. London, Routledge : 131-150.

Hodder, Ian

2005 « An Archeology of the Four-Fields Approach in Anthropology in the United States », in Daniel E. Segal & Sylvia J. Yanagisako, eds, *Unwrapping the Sacred Bundle…* : 126-140.

Kroeber, A. L. & Clyde Kluckhohn

1952 *Culture. A Critical Review of Concepts and Definitions.* New York,Vintage.

Kuhn, Thomas

1962 *The Structure of Scientific Revolutions.* Chicago, University of Chicago Press. [Trad. franç. : *La Structure des révolution scientifiques*, Paris, Flammarion.]

Lederman,Rena

2005 « Unchosen Group. Cultivating Cross-Subfield Accent for a Public Voice », in Daniel E. Segal & Sylvia J. Yanagisako, eds, *Unwrapping the Sacred Bundle…* : 49-77.

Liu, Alan

1998 « The Downsizing of Knowledge : Knowledge Work and Literary History. In Knowledge Work, Literary History, and the Future of Literary Studies », *Occasional Papers of the Townsend Center for the Humanities* 15 : 1-22.

2004 *The Laws of Cool. Knowledge and the Culture of Information*. Chicago, University of Chicago Press.

Lowie, Robert

1937 *The History of Ethnological Theory*. New York, Farrar & Rinehart. [Trad. franç. : *Histoire de l'ethnologie classique*, Paris, Payot, 1971.]

MacClancy, Jeremy, ed.

2002 *Exotic No More. Anthropology on the Front Lines*. Chicago, University of Chicago Press.

Marcus, George

1995 « Ethnography in/of the World System. The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology* 24 : 95-117.

Nader, Laura

1969 « Up the Anthropologist–Perspectives Gained from Studying Up », in Dell Hymes, ed., *Reinventing Anthropology*. New York, Vintage : 284-311.

Novick, Peter

1988 *That Noble Dream. The « Objectivity Question » and the American Historical Profession.* Cambridge, Cambridge University Press.

Ong, Walter J.

1982 *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*. New York, Routledge.

Phillips, Mark

2008 [2004] « What is Tradition When it is not "Invented" », in Mark Phillips & Gordon Schochet, eds, *Questions of Tradition*. Toronto, University of Toronto Press : 3-31.

Rabinow, Paul

1977 *Reflections on Fieldwork in Morocco*. Berkeley, University of California Press. [Trad. franç. : *Un ethnologue au Maroc*, Paris, Hachette, 1988.]

Rosaldo, Renato

1980 *Ilongot Headhunting 1883-1974*. Stanford, Stanford University Press.

Sahlins, Marshall

1985 *Islands of History*. Chicago, University of Chicago Press. [Trad. franç. : *Des îles dans l'histoire*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1989.]

2000 « What is "Anthropological Enlightenment" ? Some Lessons of the Twentieth Century », in *Culture in Practice. Selected Essays*. New York, Zone Books : 501-526.

Segal, Daniel E. & Sylvia J. Yanagisako, eds

2005 *Unwrapping the Sacred Bundle. Reflections on the Disciplining of Anthropology*. Durham, Duke University Press.

Silverstein, Michael

2005 « Languages/Culture are dead ! Long-Live the Linguistic-Cultural », in Daniel E. Segal & Sylvia J. Yanagisako, eds, *Unwrapping the Sacred Bundle…* : 99-124.

Stocking, George W.

1988 « Guardians of the Sacred Bundle : the American Anthropological Association and the Representation of Holistic Anthropology », in *Learned Societies and the Evolution of the Disciplines*. New York, American Council of Learned Societies.

1992 « Paradigmatic Traditions in the History of Anthropology », in G. W. Stocking, ed., *Ethnographer's magic and other Essays on the History of Anthropology*. Madison, University of Wisconsin Press : 342-361.

Strathern, Marilyn

1987 « An Awkward Relationship. The Case of Feminism and Anthropology », *Signs* 112 (2) : 276-92.

Thornton, Robert

1988 « The Rhetoric of Ethnographic Holism », *Cultural Anthropology* 3 (3) : 285-303.

Tomlinson, John

1999 *Globalization and Culture*. Oxford, Polity Press.

Trigger, Bruce

1984 « Alternative Archaeologies : Nationalist, Colonialist, Imperialist », *Man* 19 : 355-370.

Trouillot, Michel-Rolfe

1991 « Anthropology and the "Savage Slot". The Poetics and Politics of Otherness », in Richard Fox, ed., *Recapturing Anthropology Working in the Present*. Santa Fe, School of American Research Press : 17-44.

Tsing, Anna

1993 *In the Realm of the Diamond Queen. Marginality in an Out-of-the-Way Place*. Princeton, Princeton University Press.

White, Hayden

1978 *Tropics of Discourse. Essays in Cultural Criticism*. Baltimore, Johns Hopkins University Press.

Wolf, Eric

1982 *Europe and the People without History*. Berkeley, University of California Press.

Yanagisako, Sylvia

2005 « Flexible Disciplinarity. Beyond the Americanist Tradition », in Daniel E. Segal & Sylvia J. Yanagisako, eds, *Unwrapping the Sacred Bundle…* : 78-98.

James Clifford, *De la réarticulation en anthropologie*. — Cet article analyse le processus historique du *disciplining*, à travers lequel des formations intellectuelles institutionnalisées se redéfinissent constamment – en particulier par le jeu de négociations à leurs frontières. Il est centré sur les développements qui sont apparus aux États-Unis pendant les dernières décennies, et qui se sont notamment traduits par l'émergence de projets interdisciplinaires comme les *cultural studies*, les *feminist studies*, les *literary studies*, etc. Tout en examinant l'anthropologie et plusieurs des domaines qui lui sont associés, l'article s'interroge sur les perceptions d'une « crise », défendant l'idée que l'interdisciplinarité fait partie du procesus normal de protection ou de transgression de l'identité d'une discipline. Un modèle d'« articulation » est proposé pour comprendre les coalitions disciplinaires qui surviennent à certains moments historiques. Pour finir, l'article présente une structure générale pour l'anthropologie du XX^e^ siècle (un objet, une méthode, un paradigme, un *telos*), actuellement en pleines réarticulations dont l'issue n'est pas connue.

James Clifford, *Re-articulating Anthropology*. — This essay analyzes historical processes of « disciplining » through which institutionalized intellectual formations continuously redefine themselves – particularly by negotiating their borders. It is focused on American developments of the past several decades, particularly on the emergence of interdisciplinary projects such as *cultural studies*, *feminist studies*, *literary studies*, etc. Discussing anthropology and several allied fields it questions perceptions of « crisis », arguing that « interdisciplining » is part of a normal process of transgressing and defending disciplinary identities. A model of « articulation » is proposed to understand contingent disciplinary coalitions at specific historical moments. Finally the essay describes a general structure for 20^th^ century anthropology (an object, a method, a paradigm, and a *telos*) now in the midst of rearticulations whose ultimate outcome is unknown.